Eighteenth-Century Fiction

Volume 18 | Issue 2 Article 13

1-31-2006

Compte rendu: Michel Brix, *Sade et les félons*

Emmanuelle Sauvage

Recommended Citation

Sauvage, Emmanuelle (2006) "Compte rendu: Michel Brix, *Sade et les félons*," *Eighteenth-Century Fiction*: Vol. 18: Iss. 2, Article 13.
Available at: http://digitalcommons.mcmaster.ca/ecf/vol18/iss2/13

Copyright ©2013 by Eighteenth-Century Fiction, McMaster University. This Article is brought to you by DigitalCommons@McMaster. It has been accepted for inclusion in Eighteenth-Century Fiction by an authorized administrator of DigitalCommons@McMaster. For more information, please contact scom@mcmaster.ca.

Compte rendu: Michel Brix, *Sade et les félons*

This article is available in Eighteenth-Century Fiction: http://digitalcommons.mcmaster.ca/ecf/vol18/iss2/13

Michel Brix. *Sade et les félons.* Jaignes (Seine-et-Marne): La Chasse au Snark, 2003. 313pp. €20. ISBN 2-914015-31-3.

Spécialisée dans la littérature du XIXe siècle en marge des sentiers battus, comme le suggère le très beau titre de Lewis Carroll qui lui donne son nom, La Chasse au Snark publie ici un essai de Michel Brix portant essentiellement sur le siècle précédent. Après avoir consacré des travaux à Fourier, Sainte-Beuve et surtout Nerval, dont il est un spécialiste, l'auteur s'attaque aux deux monstres sacrés du libertinage, Casanova et Sade. Dans une optique résolument orientée vers la défense des femmes—toujours présentées comme des victimes du libertinage—, il s'attache à démolir un à un les préjugés favorables à Casanova et ceux qui, d'après lui, sont à l'origine d'un contresens majeur à propos des romans pornographiques de Sade. Le titre *Sade et les félons* fait référence à la « double imposture sur laquelle est fondé l'idéal libertin » (33) au XVIIIe siècle et que le « roman libertin—critique », à la différence du « récit grivois—apologétique » (35), entend combattre. Cette double imposture concerne la croyance utopique, d'une part, dans la nature divine et donc innocente du désir sexuel, et, d'autre part, dans la parité des sexes devant le libertinage (40).

L'essai commence par récapituler dans l'introduction les difficultés terminologiques liées à l'emploi du mot « libertin ». Il propose un très bref historique de la notion de libertinage et tente d'établir une distinction entre les divers types de littérature libertine, suivant que les romans sont de tonalité grivoise ou non, suivant que les chemins de la séduction sont semés d'embûches ou non, suivant surtout que les romanciers font l'apologie du libertinage ou qu'ils le condamnent. Devant la difficulté de classer plusieurs romans, tel *Le Portier des chartreux*, Brix envisage une troisième voie, celle des « récits satiriques », qui fustigent les mœurs dissolues du clergé et de l'aristocratie, voire de la société tout entière, sans pour autant « travailler à la promotion ni à la condamnation de la recherche du plaisir » (22).

Malgré l'attention portée à la variété des formes du libertinage et aux ambiguïtés de son traitement, un tel classement appelle des réserves. Ainsi *Thérèse philosophe* appartiendrait unilatéralement au genre licencieux propagandiste du libertinage, alors qu'il est aussi traversé, sans aucun doute, par la veine satirique anticléricale (la troisième catégorie de Brix). De même, est-il si sûr que « Laclos tax[e] *ouvertement* les libertins d'hypocrisie et de malfaisance » (17, je souligne)? Valmont est-il amoureux de Mme de Tourvel? Sans retomber dans l'excès inverse d'une certaine critique qui ne voit en Laclos qu'un défenseur du libertinage, n'y aurait-il pas lieu de moduler le point de vue contraire à la lumière des travaux les plus récents sur *Les Liaisons dangereuses*? Les chapitres 1 et 4, qui encadrent les longs développements sur Casanova et Sade, retracent respectivement les tenants et les aboutissants de l'idéal libertin du XVIIIe siècle. Le chapitre premier

dresse un portrait-charge du petit-maître dévoré par la soif de pouvoir et de prestige social plus que par le désir des femmes, campé en intrigant sans scrupule, en parasite arrogant qui avance masqué sur la scène du monde. L'auteur démonte le mécanisme de la tromperie libertine, met à nu les stratégies de domination masculine et montre comment ces stratégies finissent par se retourner contre les libertins « félons ».

Casanova rejoint le rang des félons (chapitre 2) dans la mesure où sa conduite s'avère très éloignée, selon Brix, du libertinage « gratuit, souriant, léger » (73) qu'il incarne ou que la critique a bien voulu lui faire incarner. Sous le couvert d'être l'« ami des femmes », le « trompeur de Venise » (71) s'est livré à des actions jugées abominables afin d'attirer dans ses filets les cent vingt-deux maîtresses dénombrées dans ses mémoires. À ce propos, on pourra s'étonner que l'*Histoire de ma vie* soit constamment mis sur le même plan que les œuvres de fiction, comme si Casanova était en fin de compte un personnage de roman, tout comme le premier Sade, « individu odieux et abject » (138) jusqu'à sa réincarcération à Vincennes en 1777, est confondu avec Mirvel, Dolmancé et Blangis [!], qu'il « n'a pas eu de mal à créer [...], puisqu'il fut longtemps un des leurs », commente Brix (202).

Sade, pourtant, n'est pas associé aux écrivains « félons » qui font la propagande du libertinage. Dans les trois chapitres qui lui sont consacrés (chapitres 3–5), et sur la foi d'extraits de son *Idée sur les romans* et d'une lettre de sa femme, il est au contraire érigé en contempteur de la trempe d'un Crébillon ou d'un Dorat—pourtant considérés de son point de vue comme des apologistes. Sade apparaît en libertin repenti, en redresseur de torts révolté par les actions qu'il décrit, sans que son comportement attesté de bourreau de femmes durant ses jeunes années soit passé sous silence. Cela dit, les contradictions auraient pu ressortir davantage entre les intentions morales affichées par le marquis, en particulier dans le dernier paragraphe de son *Idée sur les romans*—paragraphe qui ne concerne que le roman *Aline et Valcour*—, et les déclarations libertines du narrateur dans l'introduction de *La Nouvelle Justine*, par exemple. Certes, l'*Idée sur les romans* se termine par une vigoureuse dénégation du « roman de *J*... », « paratonnerre » contre la censure, mais il n'est pas certain qu'on puisse tirer des conclusions définitives sur la perspective axiologique des œuvres pornographiques à partir de la seule défense d'*Aline et Valcour*, qui ne fait pas partie de la même catégorie de romans.

Enfin, le dernier chapitre de l'essai souligne de façon intéressante la parenté tout à fait paradoxale entre le libertinage du XVIIIe siècle et l'idéal amoureux du XIXe siècle, issu du mysticisme allemand. Ces deux absolus de l'amour, l'un charnel, l'autre éthéré, seraient plus proches qu'on ne le croit par leur détachement des réalités quotidiennes, le sentiment commun aux héros libertin et romantique d'appartenir à une « surhumanité » (266) ou encore leur manière extrême d'instrumentaliser le corps féminin. Ce double héritage resurgit au XXe siècle, fusionné par les surréalistes. Ceux-ci se sont

rendus coupables d'aveuglement, insiste Brix, en auréolant Sade, ainsi que Matthew Gregory Lewis, l'auteur du *Moine* (*The Monk*, 1795), de toutes les vertus de la transgression. Seuls les contemporains de Sade—dont Rétif—et, au XIXe siècle, Baudelaire auraient compris le sens de la démarche de Sade. Brix déplore que les critiques d'aujourd'hui aient emboîté le pas aux surréalistes et que les écrivains, à plus forte raison féminins—sont citées Dominique Aury, Catherine Robbe-Grillet et Catherine Millet—ne dénoncent pas avec virulence les torts faits aux femmes au nom de la libération sexuelle.

Notons enfin que les récriminations de l'auteur contre le libertinage tendent tout au long de l'essai à « diaboliser » le XVIIIe siècle en particulier et la sexualité en général, taxée, par un curieux rapprochement avec celle des personnages sadiens, de transgression (160), d'outrage (167), de satanisme (162): « Nous attendons en vain les Sade, les Laclos ou les Crébillon de notre temps et ne voyons venir que des utopistes libertaires, qui [...] nous serinent de façon quasi-obsessionnelle que la sexualité n'a rien de "sale" et que tous les désirs sont faits pour être réalisés » (295). On pourra être agacé par de tels jugements qui, formulés ça et là, sentent le retour à l'ordre moral; on pourra émettre des réserves sur les analyses consacrées à Sade. L'essai de Brix a au moins le mérite, en plus d'être bien écrit, de bousculer plusieurs idées reçues sur le libertinage et ses champions.

Emmanuelle Sauvage
Université de Waterloo

Colas Duflo. *Diderot philosophe*. Paris: Honoré Champion, 2003. 543pp. €85. ISBN 2-74530-787-8.

À la réception d'une édition des œuvres de Diderot, Barbey d'Aurevilly s'agaçait de voir les volumes tomber les uns après les autres, trop gros et trop nombreux ... On serait tenté d'étendre la plainte aux commentateurs de ces dernières années, lesquels, non contents de multiplier les textes sur Diderot, ont aussi multiplié les acrobaties rhétoriques pour souligner son style rococo, son dialogisme, sa postmodernité ... Difficile de ne pas accueillir avec scepticisme ce gros volume de plus, publié sous la couverture rigide de chez Champion, et ambitionnant lui aussi de couvrir la totalité de l'œuvre. L'unité de celle-ci n'y est pas cherchée dans la façon d'écrire (ce qui est traité brièvement dans une belle introduction), mais du point de vue philosophique. Il n'empêche que le projet ne paraît guère novateur, et l'auteur souligne d'emblée que son livre n'échappe pas au découpage classique qui fait se succéder la philosophie de la connaissance, la philosophie morale et politique, et l'esthétique. Comme d'autres avant lui, Colas Duflo s'appuie sur